

B.C. Morea

BLOOMERS

Le Temps de l'Éveil



B. C. MOREA

Bloomers

Le Temps de l'Eveil

© B. C. MOREA, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1051-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce Qui Reste du Départ

En cet après-midi teinté de mélancolie, quelque chose en moi persiste, d'une humeur chagrine. Un appel discret, mais obstiné. Je me dirige vers Neuilly-sur-Seine, là où tout a commencé, là où l'enfance avançait sans se méfier du temps. C'est ici que je suis né, et j'y reviens, attiré non comme par une destination ordinaire, mais par une résonance intérieure – un écho tenace, persistant, là où le passé continue de murmurer. Je traverse ce territoire de mémoire avec une attention inquiète. Chaque rue semble porter la trace de mes premiers pas, comme si l'asphalte avait conservé l'empreinte de l'enfant que j'ai été. Rien ne s'efface vraiment : l'insouciance de mon adolescence et la légèreté de nos jeux anodins. À mesure que je m'approche de notre ancienne adresse, mon cœur s'accélère. Je ne sais pas exactement ce que je cherche – peut-être une confirmation, peut-être une perte. Je marche vers ce lieu comme on s'avance vers un miroir ancien, redoutant à la fois ce qu'il renverra et ce qu'il aura oublié. J'arrive au 12, rue Chartran. Au premier étage, derrière ces fenêtres que je reconnais aussitôt, il me semble encore percevoir des ombres. Elles n'ont ni contours ni substance claire, juste une présence diffuse, persistante, comme si le passé hésitait entre mémoire et illusion. Mon regard s'y accroche, comme s'il pouvait soulever le voile du temps, raviver des éclats de souvenirs que l'oubli n'a jamais réussi à éteindre. C'est ici que tout a basculé. Lorsque notre père est mort d'un infarctus en 1960, à cinquante-deux ans, le monde s'est soudain vidé de sa cohérence. J'avais douze ans. Il a laissé derrière lui une jeune veuve de trente-neuf ans et deux enfants encore trop petits pour comprendre que le monde venait de se fissurer. Six années ont passé, et pourtant la douleur demeure, comme une brûlure silencieuse nichée au fond de ma poitrine, avec la même netteté. Je me sens irrésistiblement attiré vers l'intérieur, comme si les murs eux-mêmes chuchotaient encore nos noms, refusant, à leur manière silencieuse, de nous laisser partir. Évitant le regard de la concierge, je me glisse dans le hall, puis dans l'escalier. Mon cœur s'emballe. Le tapis cramoisi étouffe mes pas, et ma main effleure la rampe lustrée, vestige silencieux d'un passé qui refuse de céder. Chaque marche me rapproche, m'alourdit et m'allège à la fois. J'atteins l'étage. La porte se tient là, inchangée, immobile comme un souvenir vivant. Le bouton de laiton, poli par des mains disparues, capte encore la lumière, éclat familier d'un autre temps. Je m'en approche, le souffle suspendu, et j'appuie

l'oreille contre le bois. Des murmures affleurent. Je ne sais plus s'ils viennent d'aujourd'hui ou s'ils remontent de la mémoire. Peut-être une voix, peut-être un reste de chanson d'enfance, émoussée par le temps. Quelque chose de ténu, presque effacé, qui persiste malgré les années, indifférent à ma présence – ou peut-être né d'elle. La sensation est troublante, presque intime. Ici, le temps n'a jamais vraiment rompu le lien qui me rattache à ce lieu. Il l'a laissé en suspens, dissimulé sous les couches des années, comme une trace patiente, demeurée intacte dans l'attente silencieuse de mon retour. Tout revient alors, par fragments : la fuite en avant de notre mère, emportée par sa nouvelle liaison, les départs précipités, les silences trop lourds. Ce lieu a tout vu, tout absorbé, et aujourd'hui encore, il semble me le restituer à voix basse. Après un long moment, je m'éloigne de ce fragile sanctuaire d'un passé englouti. Chaque pas dans la rue me ramène paradoxalement à ce jour maudit où la lumière de notre foyer s'est éteinte, laissant un vide que rien ne pourra combler. Je marche lentement, la nostalgie pour seule compagne. Pourtant, la distance m'arrache peu à peu à l'emprise de l'immeuble, me pousse vers autre chose – vers la vie qui m'attend, au-delà de cette cage de souvenirs, là où le passé cesse enfin d'entraver le mouvement. Le cœur lourd, je longe le boulevard de la Saussaye. Au-dessus de moi, les marronniers en fleurs déploient leurs frondaisons généreuses, tissant une voûte mouvante de lumière et d'ombre. Les feuilles filtrent le jour, l'adoucissent, comme si la ville elle-même cherchait à m'abriter. Sous cette canopée fragile, je poursuis mon chemin, porté par ce pèlerinage intérieur où chaque pas tente de concilier le poids d'hier et la nécessité d'avancer.

Mes pas me mènent bientôt vers l'école communale, ce bâtiment austère, immuable, qui semble défier les années sans jamais plier. Rien n'y a vraiment changé. Tout paraît figé, comme pris dans une boucle d'instruction répétée à l'infini, où l'on exigerait encore de moi une attention appliquée et docile. Alors les souvenirs affluent, sans ordre ni retenue, comme une marée soudaine. Les éclats de rire dans la cour, la poussière blanche des craies crissant sur le tableau, les voix des instituteurs résonnant contre les murs hauts et froids. Tout revient à la fois, vif, précis, envahissant – comme si le passé, longtemps contenu, trouvait enfin l'espace pour se dire. Blotti au fond de la classe, je me fais discret, presque transparent, cherchant à disparaître pour que l'instituteur oublie jusqu'à mon existence. Sa silhouette familière semble encore me jauger de ce même regard sévère, inchangé, implacable. Tout cela revient avec une intensité déconcertante.

Mais ce ne sont pas seulement les images qui s'imposent : ce sont les émotions anciennes – un mélange de joie et de douleur, de fierté et de peur – qui ont façonné en silence une part profonde de mon être. Cette école, témoin muet de mes premières découvertes comme de mes premières blessures, incarne à la fois le sanctuaire et la prison, le savoir et la punition, gravée dans ma mémoire comme une empreinte indélébile. C'est un monde clos, où les rêves d'enfant venaient se heurter aux premières leçons du monde adulte, un lieu où l'innocence se frotte déjà à la rudesse du devenir.

Mon itinéraire me conduit ensuite vers la Seine, jusqu'à l'île de la Jatte. Autrefois lieu de guinguettes, de dimanches populaires et d'inspiration impressionniste – immortalisée par Seurat, Signac ou Monet –, l'île a vu disparaître depuis longtemps ses canotiers et ses bals au bord de l'eau. Cet espace propice aux souvenirs n'est plus tout à fait le refuge champêtre qu'elle fut ; il est désormais marqué par une atmosphère discrète, presque bourgeoise, mêlée de vestiges industriels, d'ateliers et de quelques pavillons anciens. Je traverse le pont. Les péniches se prélassent le long des quais, amarrées comme des dormeuses silencieuses. La brume monte de la Seine, fine et humide, effaçant peu à peu les contours des berges. Le monde semble ralentir, filtré par la distance et le voile de vapeur. L'île devient fantomatique, étrange et suspendue, comme si nous étions provisoirement coupés du flux de la ville, seuls avec ses murmures, ses reflets et ce sentiment d'isolement protégé. C'est un havre de paix que ne parvient pas à troubler le flot continu des voitures du boulevard Bineau. Je décide de bifurquer sur la gauche, m'engageant dans la rue Lambrechts. Ce nom réveille en moi un souvenir lointain, indistinct, comme la promesse d'un pays lumineux, enfoui quelque part dans le temps, dont il ne subsisterait qu'une lueur fragile, prête à vaciller au moindre pas. L'air reste imprégné des effluves sucrés et chocolatés de l'ancienne usine Banania – une odeur familière, presque obstinée, qui ranime des souvenirs d'enfance, à la fois tendres et amers. Juste en face, dissimulé dans une arrière-cour discrète, se tient encore ce qui aurait pu être le cœur de mon destin : le magasin de mes parents. Un lieu modeste, chargé de possibles, où tant de choses auraient pu s'ancrer, et qui demeure là, silencieux, comme une bifurcation que la vie n'a jamais empruntée. Aujourd'hui, il est méconnaissable. Transformé en un banal entrepôt d'outillage, le lieu semble avoir été vidé de son âme, réduit à un vestige cruel de la faillite familiale. Notre père a disparu, laissant derrière lui un vide immense, peuplé de questions restées sans réponse. Si seulement il avait survécu... La pensée

s'impose, tenace. J'esquisse malgré moi ce qu'aurait été ma vie : aurais-je suivi ses pas, m'enfonçant à mon tour dans l'univers âpre et coloré du commerce de la peinture et des solvants ? Ou bien le poids de son ombre m'aurait-il, au contraire, poussé ailleurs, vers un horizon qu'il n'aurait jamais compris – ni peut-être accepté ? Je me perds dans ces pensées, esquissant une vie qui n'a jamais existé, traversée de tensions sourdes. La cohabitation aurait sans doute été houleuse, faite de silences lourds et d'incompréhensions. Deux trajectoires irréconciliables.

Lui, héritier d'une génération façonnée par la guerre, solide, pragmatique, ancré dans le réel. Moi, jeune artiste, chargé de rêves fragiles et d'incertitudes, avançant à tâtons vers une voie encore indistincte. Le magasin aurait pu devenir le théâtre de nos désaccords, l'espace étroit où se seraient heurtés sa rigueur et mes élans, son exigence du concret et mes aspirations voyageuses. Un lieu de friction permanente, peut-être de rupture. Mais le destin en a décidé autrement, tranchant net cette possibilité avant même qu'elle ne prenne forme, laissant derrière elle une histoire inachevée – et toutes les questions qu'elle continue de soulever.

Je trouve un taxi qui m'emmène jusqu'au cimetière de Neuilly, là où repose mon père, un lieu que j'ai soigneusement évité depuis ce jour de 1960. Le trajet se déroule dans un silence lourd. À mesure que nous approchons, les chantiers de La Défense se dressent à l'horizon. Les structures du CNIT, ces tours naissantes, semblent surgir au détriment des taudis qui les entourent. Ce contraste me saisit : la ville qui se construit, ambitieuse et indifférente, tandis que je remonte le fil de mes souvenirs, fragile voyageur dans un monde en mutation, hanté par l'absence. Après quelques minutes d'errance parmi les stèles austères, mes pas me conduisent enfin devant sa tombe. Le granit gris moucheté, poli sans éclat, a été choisi pour sa résistance au temps et aux intempéries. Ce matériau sobre, presque anonyme, destiné à durer plus qu'à séduire, porte son nom, accompagné de ces mots simples : « À mon cher époux, à notre cher père. » Les dates gravées – 1907-1960 – disent tout. Il y a quelque chose de vertigineux dans la brièveté d'une existence. Le temps devient cruel, et chaque souvenir prend la forme d'un écho inachevé. On réalise alors que le monde continue, indifférent, et que cette disparition précoce laisse un manque que rien ne pourra combler. Je me recueille devant la sépulture et dépose un bouquet sur la pierre lentement recouverte de poussière. Les fleurs, simples et lumineuses, apportent une touche de vie à cet espace figé. Je m'applique à nettoyer la stèle de

ses débris et de ses feuilles fanées, comme si ce geste pouvait raviver un lien effacé par les années. Ce face-à-face muet m'entraîne dans une réflexion profonde. Les souvenirs remontent – parfois flous, parfois d'une précision troublante. Une mosaïque de moments doux-amers, traversée d'éclats d'un temps révolu qui refuse de se taire. Ce père, emporté trop tôt, demeure pour moi un rappel silencieux de la fragilité de l'existence.

Je déambule ensuite, du haut de mes dix-huit ans, sans but précis dans la capitale, me laissant porter par le vent d'un quartier à l'autre, vers des territoires encore inconnus – le Marais, Ménilmontant, la Contrescarpe. Je marche longtemps, sans itinéraire, simplement attentif à ce que la ville consent à me livrer. Parfois, en quête de calme et de verdure, je m'offre de longs après-midis de lecture dans les parcs des Buttes-Chaumont ou de Montsouris. Là, la nature semble suspendre le tumulte du monde, ralentir le temps, apaiser mes pensées. Les pages se tournent au rythme des feuillages, et je m'oublie. Mes errances me mènent aussi vers des lieux baignés d'une sérénité intemporelle, comme le cimetière du Père-Lachaise. Entre les allées silencieuses et les tombes ombragées, je trouve une forme d'apaisement étrange, comme si la ville, soudain, acceptait de parler à voix basse. Là, je me fonds dans le temps, errant entre les sépultures de Chopin, Molière, Ingres ou Apollinaire. Les pierres semblent respirer, retenir les échos d'existences passées. Une émotion diffuse me submerge, fragile et immense – souffle subtil que le monde extérieur n'atteint pas. Les noms ne sont plus seulement des références : ils deviennent des présences. J'ai l'impression que les esprits du passé chuchotent encore à travers les tombes, non pas pour se raconter, mais pour demeurer. Chaque stèle de pierre devient une fenêtre vers l'éternité, un lieu où l'on vient s'asseoir intérieurement, à l'écart du monde, pour écouter ce qui ne parle plus et pourtant continue de vibrer.

Ma flânerie me conduit également au Conservatoire des Arts et Métiers, logé dans le prieuré Saint-Martin-des-Champs, c'est un musée un peu poussiéreux, sombre, presque mystique, véritable "cathédrale de la science" où le pendule de Foucault y oscille dans l'église désaffectée. Tel un sanctuaire de l'ingéniosité humaine, je m'y attarde, captivé par le mécanisme silencieux des machines, la précision des prototypes, la beauté des instruments qui ont façonné les révolutions industrielles et scientifiques. Chaque salle recèle un fragment d'histoire, un éclat du génie humain – un trésor de savoir et de technique qui m'émerveille à chaque pas. Tout aussi fascinante est mon incursion dans le

domaine sacré des arts asiatiques, au Musée Guimet. Je m’y perds parmi les sculptures et les objets rituels, chacun chargé d’une énergie à la fois humble et infinie. Une quête de l’essence divine se déploie devant moi, qui semble dépasser les croyances individuelles pour tendre vers une unité immuable. Cette exploration éveille en moi une exaltation contenue, le sentiment d’une communion avec quelque chose de vaste, de plus ancien, de presque universel – une présence qui dépasse les formes et les mots, mais résonne profondément en moi. Face à ces visages de pierre aux yeux mi-clos, à ces statues dont la sérénité défie l’usure du temps, une évidence s’impose : la foi, sous toutes ses formes, n’est peut-être qu’un même élan, fragile et tenace – ce désir obstiné de relier l’humain à l’invisible, de tendre la main vers ce qui échappe à la matière, à la mesure et au temps. Je quitte le musée le cœur apaisé, traversé par une certitude nouvelle. Au-delà des dogmes et des frontières, il existe un souffle commun, un espace où l’homme et le sacré se rejoignent dans une même quête de beauté. Ce que je cherchais n’était pas une réponse, mais une présence – quelque chose qui n’efface pas l’absence, mais m’apprend enfin à avancer avec elle. Je franchis la porte, et la lumière du jour m’accueille sans promesse. Pourtant, pour la première fois depuis longtemps, elle suffit.

Ces pérégrinations parisiennes ne sont pas de simples promenades : elles éveillent en moi un existentialisme serein. À chaque coin de rue, dans chaque parc, je me redécouvre. Chaque lieu est devenu un miroir, faisant remonter les ombres d’hier tout en m’ouvrant à des horizons inédits. Ce pèlerinage est à la fois un retour vers ce qui m’a construit et une invitation à me réinventer, à redessiner les contours mouvants de ma réalité. Une quête sans fin, lent processus de transformation et de compréhension, jamais clos, toujours renouvelé.

Ayant quitté l’école à seize ans sans même passer mon BEPC, je choisis la marge, et me tourne vers des études artistiques, encouragé par mon professeur de dessin et avec l’approbation de ma mère. Devenir artiste, oui... mais artiste de quoi, et pour quel avenir ? Je n’en ai pas la moindre idée. À cet âge, l’horizon importe moins que l’élan. Je suis disposé à saisir la première voie qui s’ouvre devant moi, fidèle à cette maxime anglaise : *First come, first served*. Or, c’est mon passé de rocker adolescent qui refait surface avant toute autre vocation. Après un séjour en Angleterre, plongé au cœur de la *Pop* triomphante et du *Free Love*, je reviens en France avec l’impression d’avoir entrevu un monde nouveau, affranchi des conventions et vibrant d’une liberté inconnue jusque-là. Cette

effervescence ne me quitte plus. Je fréquente alors assidûment le Golf Drouot, ce temple enfumé où bat le cœur d'une scène rock française encore balbutiante. Chaque soirée y ressemble à une secousse électrique. Les guitares hurlent dans des amplis saturés, les batteries martèlent l'air épais de fumée, et toute une jeunesse avide de bruit, de liberté et de modernité s'y retrouve comme dans un sanctuaire clandestin. J'y passe des heures, fasciné autant par la musique que par la faune qui gravite autour de la scène : apprentis chanteurs, musiciens faméliques, blousons noirs, filles aux regards insolents, rêveurs persuadés que trois accords suffisent pour changer le monde. Là, dans cette pénombre vibrante, il me semble que tout devient possible. Je n'ai ni diplôme ni véritable plan d'existence, mais j'ai cette certitude confuse qu'une vie plus intense m'attend quelque part derrière les projecteurs, les riffs de guitare et cette promesse de liberté absolue que ma génération s'apprête à arracher au vieux monde.

Dès la fin du mois de juillet 1966, notre groupe rock'n'roll, Les Capitals, touche au terme d'une longue tournée. Des mois à sillonner la France, à jouer pour une griffe de mode masculine destinée aux jeunes « dans le vent », à enchaîner les dates comme autant de vitrines mouvantes. Entre les kilomètres avalés et la fatigue accumulée, l'enregistrement d'un 45 tours chez Barclay vient sceller cette épopée – grisante et harassante à la fois – où la musique se mêle au marketing, où l'on apprend autant à être vu qu'à être entendu. L'offre de passer un mois d'été dans un club à Nice tombe comme une délivrance, presque providentielle. Après des kilomètres à avaler, des horaires imposés, des gestes surveillés, la promesse d'une scène fixe, d'un lieu à nous. La chaleur du sud, la lumière qui tranche avec les gris du bitume, rouvre l'espace autour de nous. Là-bas, au bord de la Méditerranée, nous pressentons déjà une autre façon d'exister : des gestes rendus à leur spontanéité, des mouvements enfin libres, qui ne répondent plus à la cadence des contraintes ni aux attentes d'une marque. Le souffle du sud semble emporter avec lui la fatigue accumulée, et chaque instant à venir s'annonce comme une parenthèse à la fois douce et électrique. On se réunit pour finaliser les préparatifs du départ. Les répétitions cèdent la place à l'inventaire minutieux : amplis, guitares, câbles enroulés avec soin, fûts et caisse glissés dans leurs housses épaisses. Chaque objet passe de main en main, comme s'il portait déjà en lui un fragment du voyage à venir, une promesse de sons, de nuits et de foules. Le matériel est trié, organisé, emballé avec une attention presque rituelle, avant d'être confié au fret, direction la Côte d'Azur. Nice nous